

PRÉFACE

« Nous nous racontons des histoires hivernales (des histoires de fantômes, ou sinon, honte à nous !) autour de la flambée de Noël. »

(Charles Dickens,
Un arbre de Noël, 1850)

Vouloir associer les fantômes et le crime à la fête de la Nativité peut *a priori* surprendre. Réunir des éléments aussi contraires, n'est-ce pas, dans les termes, un curieux oxymore ? Proposer une histoire « à faire dresser les cheveux sur la tête » avec pour décor la fête de Noël – ce jour où, selon la tradition, les familles se réunissent devant le sapin « orné de gaieté éclatante, de chansons et de rires¹ » –, n'est-ce pas, de la part d'un auteur, une évidente faute de goût ? Pourquoi entacher ces moments dévolus à la paix et aux bons sentiments par un inquiétant récit de spectres, une vilaine affaire de vol ou, pire, une sordide histoire d'assassinat ?

Que des écrivains soient conduits à ces regrettables extrémités – principalement dans les pays anglo-saxons – pour

1. Charles Dickens (1812-1870), *Un arbre de Noël* (*A Christmas Tree*, 1850), in *Nouveaux Contes de Noël*, recueil traduit et composé par Sylvère Monod, Union bibliophile de France, 1947.

Crimes et fantômes de Noël

satisfaire aux exigences du numéro de Noël des magazines, c'est-à-dire pour une misérable question d'argent, n'explique pas tout. Car certains, non contents de rédiger des nouvelles, font du crime de Noël la matière d'un roman. Et aussitôt plusieurs titres célèbres viennent à l'esprit, comme *Le Noël d'Hercule Poirot* d'Agatha Christie ou *L'Assassinat du père Noël* de Pierre Véry.

À mieux y réfléchir, il semble pourtant – aussi curieux que cela puisse paraître – que Noël soit associé au crime, bibliquement si l'on peut dire. Il suffit pour cela de se souvenir de la manière dont Hérode célébra le premier Noël... en massacrant les Innocents ! Quant au gui, traditionnellement associé à la fête – et pourtant en apparence bien anodin –, il est l'arme d'un meurtre célèbre dans la mythologie scandinave, puisqu'il fut utilisé pour assassiner le fils préféré d'Odin et de Frigg, Balder, le dieu le plus aimé des anciens Nordiques. Et puisque nous en sommes aux végétaux, notons qu'une comptine anglaise rappelle que « les boules de houx sont rouges, rouges comme le sang ». Et que le bois du sapin est le matériau le plus souvent utilisé pour fabriquer les cercueils. Ajoutons enfin que l'un des trois Rois mages apporte à l'enfant Jésus la myrrhe qui sert... aux embaumements ! Par ailleurs, comme l'art imite la vie, il faut bien reconnaître que, dans la réalité, Noël, s'il remplit les magasins et les églises, remplit aussi les prisons et les morgues souvent davantage que les autres jours de l'année.

Si, dans son origine, la fête de Noël recèle bien – sans que nous en ayons nécessairement conscience – une part sombre, la nuit de la Nativité, elle, a suscité, par son caractère chargé de mystère religieux, bien des légendes rustiques. Toutes sortes de prodiges et de sortilèges, si l'on en croit les folkloristes, se dérouleraient durant cette nuit hivernale si

Préface

particulière. On prétend par exemple, en Bretagne, que les menhirs se déplacent, dans le Berry que les bêtes se mettent à parler¹... Et George Sand d'écrire, dans *Les Visions de la nuit dans les campagnes* : « La nuit de Noël est, en tout pays, la plus solennelle crise du monde fantastique. Toujours par suite de ce besoin qu'éprouvent les hommes primitifs de compléter le miracle religieux par le merveilleux de leur vive imagination, dans les pays chrétiens, comme dans toutes les provinces de France, le coup de minuit de la messe de Noël ouvre les prodiges du sabbat, en même temps qu'il annonce la commémoration de l'ère divine. »

Mélange donc de religiosité chrétienne et de superstitions païennes, les histoires fantastiques de Noël sont aussi l'expression d'une peur – de cette « peur inspiratrice, mère des fantômes² » – que génèrent les nuits les plus longues de l'année, traversées de vents hurleurs, et que les ombres, projetées sur les murs par les flammes dansant dans l'âtre, rendent plus inquiétantes encore. C'est de là, sans doute, qu'est venue cette habitude d'associer, comme si cela allait de soi, les histoires terrifiantes aux nuits d'hiver en général et à celle de Noël en particulier. Ainsi que le note encore George Sand : « Dans les veillées d'hiver, autour des tables où l'on casse les noix pour le pressoir, bien des histoires sont racontées, qui font dresser les cheveux sur la tête. »

Comme on peut le constater, il s'agit d'une tradition très ancienne, ce que confirme d'ailleurs Shakespeare dans *Le Conte d'hiver* en un passage, à ce sujet, des plus éclairants. Pressé, à cause de son talent de conteur, par la reine

1. Voir *L'Elféméride, le grand légendaire des saisons, automne-hiver*, de Pierre Dubois et René Hausman, Hoëbeke, 2013.

2. Georges Sand, *Les Visions de la nuit dans les campagnes*, 1851.

Crimes et fantômes de Noël

et les dames de la cour de dire une histoire, le jeune prince Mamillius affirme nettement son choix : « Pour l'hiver, il vaut mieux un conte triste. J'en ai un de gobelins et de farfadets. » Et l'enfant royal d'introduire son récit par une phrase magique s'il en est : « Il y avait une fois un homme qui habitait près d'un cimetière¹... » Hélas ! nous ne saurons jamais la suite, car le roi, surgissant avec ses gardes, l'interrompt. Il fait saisir la reine pour la conduire en prison et là s'arrête l'histoire : Mamillius meurt peu après, sans avoir eu l'occasion d'achever son récit hivernal à l'incipit pourtant si prometteur. Néanmoins, il ne nous est pas interdit de penser que les histoires de fantômes et les nouvelles criminelles qui composent cette anthologie en sont en quelque sorte la lointaine continuation.

Ainsi, au travers des siècles, se serait perpétuée une coutume : celle de raconter des « histoires à faire peur » durant la période hivernale, et plus spécialement pendant la nuit du réveillon. Ce que constate, par exemple, Washington Irving, Américain voyageant en Angleterre au début du XIX^e siècle. Invité à passer la fête de Noël chez un ecclésiastique, il note : « En rentrant dans le salon, je trouvai toute la société réunie autour du feu, et écoutant le curé qui était assis sur une chaise de chêne à dossier élevé. De cet ancien meuble qui s'accordait parfaitement avec la noirceur de son teint, il débitait des contes étranges sur les superstitions populaires et les légendes du pays. Il nous rapporta plusieurs conjectures des habitants du village relativement à la statue du Croisé sur la tombe auprès de l'autel. [...] On prétendait que ce guerrier sortait de son tombeau et parcourait le cimetière pendant les nuits

1. William Shakespeare, *Le Conte d'hiver* (*The Winter's Tale*, 1611), acte II, scène I. Traduction d'Yves Bonnefoy, Mercure de France, 1994.

Préface

orageuses, surtout lorsqu'il tonnait¹. » Et Henry James, se conformant à cette tradition, ouvre *Le Tour d'érou*, court roman devenu avec le temps un classique de la littérature fantastique, par l'évocation d'un réveillon où les participants écoutent un conteur narrer une histoire « sinistre [...] ainsi que doit être essentiellement toute étrange histoire racontée la nuit de Noël dans une vieille maison² ».

Cependant, pour passer de la tradition orale à l'expression écrite, il faudra attendre Charles Dickens, et ce pour deux raisons. Il fallait d'abord, et ce fut l'un des combats du grand écrivain victorien, restaurer la fête de Noël « mise sous l'éteignoir par des siècles de puritanisme³ ». Ce mouvement religieux – issu du calvinisme dont procède l'Église presbytérienne – entendait en effet purifier l'Église d'Angleterre du catholicisme en bannissant, dès 1644, la fête de la Nativité du calendrier liturgique. Au travers des magazines qu'il dirigeait, Dickens milita pour réhabiliter la célébration de Noël. En hissant le 25 décembre au rang du « meilleur des bons jours de l'année », il fit de cette fête celle de la famille, de la réconciliation et des bons sentiments.

Parallèlement, il associa – et d'une manière pérenne – la période de Noël à l'histoire de fantômes avec la publication en 1843 de son célébrissime *Chant de Noël*. C'est parce qu'il reçoit des visites de l'au-delà que le vieil avaré Ebenezer Scrooge va connaître la rédemption et, *in fine*, participer en famille à la célébration de Noël. Lui qui dans les

1. Washington Irving (1783-1859), *Voyage d'un Américain à Londres, esquisses sur les mœurs anglaises et américaines*, Gent, 1819-1820.

2. Henry James (1843-1916), *Le Tour d'érou* (*The Turn of the Screw*, 1898). Traduction de M. Le Corbeiller, préface d'Edmond Jaloux, Club français du livre, 1950.

3. Jean-Louis Hue, *Dernières Nouvelles du père Noël*, Grasset, 1987.

Crimes et fantômes de Noël

premières pages proférerait que, s'il pouvait en faire à sa tête, « tout imbécile qui court dans les rues avec un *Joyeux Noël* sur les lèvres serait mis à bouillir dans la marmite avec son propre pudding, et enterré avec une branche de houx dans le cœur » !

Ainsi, à partir des années 1850, sous la houlette de Dickens, des revues comme *Household Words* et *All the Year Round* vont, au travers des numéros spéciaux de Noël, ritualiser la publication de contes fantastiques et de récits mystérieux rédigés par les grands écrivains populaires de l'époque comme Wilkie Collins, Amelia B. Edwards ou Sheridan Le Fanu. C'est pourquoi, le succès aidant, les lecteurs anglais du XIX^e siècle associèrent l'histoire de fantômes au temps de Noël, celle-ci devenant, au fil des années, une institution en même temps qu'un sous-genre de la littérature fantastique.

Que ce type de récits – dont la source, aujourd'hui, est loin d'être tarie – se soit épanoui en Grande-Bretagne plus que dans aucun autre pays, tient pour beaucoup, comme l'explique Peter Ackroyd¹, à cette fascination pour le macabre et le surnaturel qui, depuis les drames du théâtre élisabéthain, est une des caractéristiques de l'imagination anglaise. Aussi cette vogue lancée par Dickens a-t-elle suscité de nombreuses vocations d'écrivains. C'est le cas, par exemple, de Montague Rhodes James. Considéré aujourd'hui comme l'un des plus grands créateurs d'histoires de fantômes, cet éminent universitaire, spécialiste de l'architecture médiévale et des textes apocryphes du Nouveau Testament, « commettait » chaque année – sans pour cela envisager une future publication – une *ghost story* pour Noël. Alors qu'il était principal

1. Peter Ackroyd, *Albion. The Origins of the English Imagination*, chapitre 46 : « Ghosts », Londres, Chatto & Windus, 2002.

Préface

du King's College de Cambridge, il avait coutume, le soir du réveillon, de réunir quelques *happy few* dans son bureau lambrissé. La pièce n'était alors éclairée que par des bougies. Invariablement, il faisait attendre son auditoire ; quelques personnes impatientées se levaient, d'autres plaquaient sur le piano des accords distraits. Enfin, « Monty » – comme le surnommaient ses proches – paraissait, son manuscrit à la main. Il ne disait rien : il attendait que le silence se fit. Puis, très lentement, il éteignait une à une toutes les bougies. Toutes, sauf une. Alors seulement, il s'installait à son bureau et, à la lueur hésitante de l'unique flambeau, sur le ton de quelqu'un qui confie un terrible secret, il commençait à lire son histoire... L'une d'elles commençait ainsi : « Il y avait un homme qui habitait près d'un cimetière... », allusion au récit inachevé de l'infortuné Mamillius¹.

*

En 1870, Charles Dickens, sous l'égide duquel notre anthologie ne peut que se placer, se lance dans la rédaction d'un quinzième roman : *Le Mystère d'Edwin Drood*². Or, depuis une dizaine d'années, le public fait un triomphe à un nouveau type de fiction que l'on n'appelle pas encore « roman policier », mais qui en est l'ancêtre : le « roman à sensation ». L'ami et beau-frère de Dickens, Wilkie Collins, l'auteur de *La Femme en blanc* (1860), en est le représentant le plus acclamé. Le succès remporté par son dernier roman,

1. M. R. James (1862-1936), *Près du cimetière* (*There Was a Man Dwelt by a Churchyard*, 1924), traduction de Xavier Perret in *Histoires de fantômes complètes*, Néo, 1999.

2. Charles Dickens, *Le Mystère d'Edwin Drood*, traduit de l'anglais et résolu par Paul Kinnel, Archipoche, 2012.

Crimes et fantômes de Noël

La Pierre de lune (1868), a d'ailleurs terni leur amitié. Cette fois, Dickens est bien décidé à montrer qu'il peut rivaliser avec ce genre d'histoire et damer le pion à ses jeunes rivaux. Pour ce faire, il adopte une prose plus économe et retenue, évite les digressions et met en place une intrigue criminelle particulièrement retorse, dont l'événement central est la disparition d'Edwin Drood... un 25 décembre ! A-t-il été enlevé ? Dans ce cas, par qui ? S'est-il volontairement caché ? Mais alors, pourquoi ? A-t-il été assassiné ?

Nous ne le saurons jamais, car Dickens meurt alors qu'il n'a rédigé que la moitié de son ultime roman. Fidèle à la méthode qu'il a toujours appliquée dans la rédaction de ses œuvres publiées en feuilletons, il n'a que quelques chapitres d'avance sur ses lecteurs. Et l'on ne retrouvera aucune note sur le développement et la résolution de l'intrigue. Cependant, il laisse, avec son roman inachevé, non seulement une des énigmes les plus accomplies de l'histoire de la littérature (on ne compte plus les auteurs qui se sont ingéniés à proposer des solutions à l'intrigue, au point que l'on peut, sans exagération, parler d'une « bibliothèque droodienne » !), mais encore il établit, avec ce roman gravitant autour de la nuit du réveillon, un nouveau type d'histoire : l'histoire policière de Noël.

Qu'il y ait un lien de filiation, d'une part entre le roman gothique et le genre fantastique qui en décline les thèmes (fantômes, vampires, loups-garous et autres démons...) et d'autre part la littérature policière, tous les historiens du genre l'admettent. Au merveilleux terrifiant a succédé, selon la formule de Pierre Véry, le « merveilleux logique ». Avec cette formule, l'auteur de *L'Assassinat du père Noël* met en évidence la spécificité du roman à énigme. Car avant l'arrivée du détective qui prendra, pour dégonfler le mystère,

Préface

« la raison par le bon bout », le problème posé à la sagacité de la police arbore tous les prestiges du surnaturel et tous les dehors de la diablerie. Et c'est d'autant plus vrai si le crime est perpétré dans un lieu hermétiquement clos – où l'assassin n'a pu entrer et d'où il n'a pu sortir –, comme dans *Double Assassinat dans la rue Morgue* d'Edgar Allan Poe ou *Le Mystère de la chambre jaune* de Gaston Leroux.

L'émergence du roman policier à la fin du XIX^e siècle va permettre au lecteur de découvrir dans les magazines, encore une fois surtout en Grande-Bretagne, à côté des traditionnelles histoires de fantômes, des histoires criminelles écrites pour la période de l'Avent. Le premier auteur à rattacher dans une nouvelle le crime à la fête de la Nativité n'est autre qu'Arthur Conan Doyle, père de Sherlock Holmes¹, qui publie dans le *Strand Magazine*, en 1892, *L'Escarboucle bleue*. Il convient de signaler que Sherlock Holmes restera pendant longtemps le personnage de fiction à recevoir le plus grand nombre de courriers – le père Noël excepté, bien sûr ! Les lettres envoyées par des lecteurs – abusés par le talent de Conan Doyle à faire croire à la réalité de son détective – portaient comme adresse 221 *b* Baker Street ; il s'agissait évidemment d'un numéro fictif, sis dans une rue londonienne, elle, bien réelle, mais qui, à l'époque de l'écrivain, était plus courte. Cette rivalité, sur le plan de l'imaginaire « qui tend à devenir réel », entre le grand détective et le bon vieillard à barbe blanche, méritait, je crois, d'être signalée dans le préambule d'une anthologie de Noël.

1. Notons pour l'anecdote – même si ce n'est pas une histoire criminelle de Noël – qu'*Une étude en rouge*, roman dans lequel apparaît pour la première fois Sherlock Holmes, a été publié dans les pages d'un almanach de Noël, *The Beeton's Christmas Annual*, en décembre 1887.

Crimes et fantômes de Noël

À la suite de Conan Doyle, l'histoire criminelle écrite pour le temps de l'Avent fait donc son entrée dans les magazines et devient, comme c'était le cas pour l'histoire de fantômes, une manière de sous-genre, mais cette fois de la littérature policière. Or dans un premier temps, leurs auteurs, comme frappés par une sorte d'horreur sacrée, ont reculé devant le sacrilège que constituerait un crime de sang perpétré le jour de la Nativité. Évitant de mettre en scène un assassinat, les premières nouvelles policières de Noël sont avant tout des histoires de vol ou d'escroquerie (comme *L'Escarboucle bleue*) ; elles sont aussi souvent accompagnées d'un motif spécifique à la fête : celui de l'absolution accordée au criminel, eu égard à la date très exceptionnelle du délit. « Et puis nous venons de célébrer Noël, conclut Sherlock Holmes à la fin de l'enquête, c'est l'époque du pardon. »

Mais les suiveurs n'auront pas les mêmes scrupules et Noël deviendra progressivement le cadre d'assassinats horribles et de crimes crapuleux, au point que, pour nombre de lecteurs, la période de la fête – et l'hiver plus généralement – sera associée à l'histoire criminelle. Pendant longtemps, *Winter's Crimes* fut la plus célèbre anthologie anglaise de nouvelles policières et Agatha Christie avait coutume de publier tous les ans un roman pour Noël : « *A Christie for Christmas* », annonçait la publicité. De nos jours, des écrivaines de fictions criminelles comme Mary Higgins Clark ou Ann Perry poursuivent cette tradition et offrent régulièrement aux lecteurs romans ou nouvelles se déroulant à Noël, ouvrages qui continuent d'être appréciés par les amateurs de mystères et de frissons, preuve que, depuis *Le Mystère d'Edwin Drood*, le crime associé à la fête de la Nativité n'a rien perdu de sa fascination.

Préface

*

En composant cette anthologie, j'ai veillé à réunir, dans des proportions à peu près égales, *ghost stories* – ce terme anglais désigne certes les histoires de fantômes, mais par extension les histoires fantastiques en général – et nouvelles criminelles. Ma sélection porte sur un siècle : des années 1830 à la fin des années 1920, ce qui revient à dire que j'ai puisé dans la période classique de la littérature d'imagination. On y trouvera nombre d'auteurs célèbres comme Charles Dickens, Conan Doyle, Erckmann-Chatrian, Thomas Hardy, Sheridan Le Fanu, Gaston Leroux, Saki ou Robert Louis Stevenson. D'autres moins connus, comme W. W. Jacobs ou Edith Nesbit, constitueront pour le lecteur, je l'espère, d'agréables découvertes.

J'ai également tenu à la variété des récits, tant sur le plan de l'intrigue (histoires de détective avec *L'Escarboucle bleue* ou de suspense avec *Figures de cire* ; histoires de fantômes avec *L'Ombre* ou *Jerry Bundler* ; histoire de métamorphose avec *Le Tarnhelm*) que de la situation géographique (l'Alsace dans *La Montre du doyen*, la campagne anglaise dans *Sous le regard du berger*, Londres dans *Le Voile noir*, Marseille dans *Le Noël du petit Vincent-Vincent*). Ce qui, en définitive, relie ces nouvelles – par-delà leurs intrigues, surnaturelles ou policières, et leurs chutes tour à tour grinçantes, inattendues ou tragiques –, c'est leur entêtant parfum de mystère, ce caractère particulier que doit nécessairement posséder, comme le recommande Henry James, « toute étrange histoire racontée la nuit de Noël dans une vieille maison ».

Au moment de vous laisser découvrir ces douze nouvelles écrites pour la période hivernale, je laisse la parole à Pierre Véry, qui a tant fait en France pour associer l'histoire

Crimes et fantômes de Noël

policière à la fête de Noël¹. Mieux que je ne saurais le faire, il vous persuadera – alors que dehors le vent souffle, que la neige tombe, que vous êtes, vous, bien au chaud, assis dans un bon fauteuil, à la lueur rassurante du sapin, une boîte de chocolats à portée de bouche – de vous plonger sans plus attendre dans cette anthologie. « Les récits de sang et de mystère, écrit-il en préambule d'un de ses romans, enchantent en toute saison. [...] Mais c'est principalement l'hiver quand le chat et la bouilloire ronronnent à qui mieux mieux, et qu'il flotte dans la cuisine une odeur chaude de châtaignes, qui est l'odeur même du temps jadis et des légendes, oui c'est alors surtout qu'il est doux de s'abandonner à ces histoires de risque et de ruse². »

Et si, après avoir refermé *Crimes et Fantômes de Noël*, vous estimez que, cette année, le père Noël ne s'est pas moqué de vous, je considérerai que mon but a été atteint.

Jean-Pierre CROQUET

1. Pierre Véry (1900-1960) est l'auteur de deux romans ayant pour cadre la fête de Noël : *L'Assassinat du père Noël* (Gallimard, 1934) et *La Révolte des pères Noël* (Julliard, 1959).

2. Pierre Véry, *Histoire de brigands*, Liège, Éditions A. Maréchal, coll. « Le Sphinx », 1943.